

Discours de la servitude volontaire

Étienne de La Boétie — extrait (édition 1922, texte établi), vers 1548-1549

Contexte — Après avoir évoqué l'exemple des batailles grecques contre les Perses, La Boétie développe sa thèse centrale : un tyran ne tient son pouvoir que du consentement — volontaire — de ceux qu'il opprime.

Qu'on mette d'un côté cinquante mille hommes en armes, d'un autre autant ; qu'on les range en bataille ; qu'ils viennent à se joindre, les uns libres, combattant pour leur franchise, les autres pour la leur ôter : auxquels promettra-l'on par conjecture la victoire ? Lesquels pensera-l'on qui plus gaillardement iront au combat, ou ceux qui espèrent pour guerdon de leurs peines l'entretienement de leur liberté, ou ceux qui ne peuvent attendre autre loyer des coups qu'ils donnent ou qu'ils reçoivent que la servitude d'autrui ? Les uns ont toujours devant les yeux le bonheur de la vie passée, l'attente de pareil aise à l'avenir ; il ne leur souvient pas tant de ce qu'ils endurent, le temps que dure une bataille, comme de ce qu'il leur conviendra à jamais endurer, à eux, à leurs enfants et à toute la postérité. Les autres n'ont rien qui les enhardie qu'une petite pointe de convoitise qui se rebouche soudain contre le danger et qui ne peut être si ardente qu'elle ne se doive, ce semble, éteindre par la moindre goutte de sang qui sorte de leurs plaies.

Aux batailles tant renommées de Miltiade, de Léonide, de Thémistocle, qui ont été données deux mille ans y a et qui sont encore aujourd'hui aussi fraîches en la mémoire des livres et des hommes comme si c'eût été l'autre hier, qui furent données en Grèce pour le bien des Grecs et pour l'exemple de tout le monde, qu'est-ce qu'on pense qui donna à si petit nombre de gens comme étaient les Grecs, non le pouvoir, mais le cœur de soutenir la force de navires que la mer même en était chargée, de défaire tant de nations, qui étaient en si grand nombre que l'escadron des Grecs n'eût pas fourni, s'il eût fallu, des capitaines aux armées des ennemis, sinon qu'il semble qu'à ces glorieux jours-là ce n'était pas tant la bataille des Grecs contre les Perses, comme la victoire de la liberté sur la domination, de la franchise sur la convoitise ?

C'est chose étrange d'ouïr parler de la vaillance que la liberté met dans le cœur de ceux qui la défendent ; mais ce qui se fait en tous pays, par tous les hommes, tous les jours, qu'un homme mâtine cent mille et les prive de leur liberté, qui le croirait, s'il ne faisait que l'ouïr dire et non le voir ? Et, s'il ne se faisait qu'en pays étranges et lointaines terres, et qu'on le dît, qui ne penserait que cela fut plutôt feint et trouvé que non pas véri-

table ? Encore ce seul tyran, il n'est pas besoin de le combattre, il n'est pas besoin de le défaire, il est de soi-même défait, mais que le pays ne consente à sa servitude ; il ne faut pas lui ôter rien, mais ne lui donner rien ; il n'est pas besoin que le pays se mette en peine de faire rien pour soi, pourvu qu'il ne fasse rien contre soi.

Ce sont donc les peuples mêmes qui se laissent ou plutôt se font gourmander, puis-
qu'en cessant de servir ils en seraient quittes ; c'est le peuple qui s'asservit, qui se coupe
la gorge, qui, ayant le choix ou d'être serf ou d'être libre, quitte la franchise et prend le
joug, qui consent à son mal, ou plutôt le pourchasse. S'il lui coûtait quelque chose à
recouvrer sa liberté, je ne l'en presserais point, combien qu'est-ce que l'homme doit avoir
plus cher que de se remettre en son droit naturel, et, par manière de dire, de bête revenir
homme ; mais encore je ne désire pas en lui si grande hardiesse ; je lui permets qu'il aime
mieux je ne sais quelle sûreté de vivre misérablement qu'une douteuse espérance de vivre
à son aise. Quoi ? si pour avoir liberté il ne faut que la désirer, s'il n'est besoin que d'un
simple vouloir, se trouvera-t-il nation au monde qui l'estime encore trop chère, la pou-
vant gagner d'un seul souhait, et qui plaigne la volonté à recouvrer le bien lequel il
devrait racheter au prix de son sang, et lequel perdu, tous les gens d'honneur doivent
estimer la vie déplaisante et la mort salutaire ?

Source : Discours de la servitude volontaire, édition 1922 — Wikisource (fr.wikisource.org), texte validé, domaine public.